

Trieste, vingt ans après, une guerre plus tard

de Karin Espinosa

La prima volta. C'è sempre una prima volta.

La première fois. Il y a toujours une première fois dans un pays, dans une ville. Un endroit dont tu te souviens.

La première fois où Trieste a surgi tout au fond, droit devant toi, dans la brume d'une fin d'après-midi, sur l'Adriatique. Les grands bâtiments blancs et gris s'étaient en bord de mer. Tu venais d'affaler les voiles. Il allait bientôt faire nuit. Tu te trouvais exactement à cet endroit, à hauteur de cette ville que tu ne connaissais pas encore. Il ne fallait pas compter aller plus loin. Tu as laissé le bateau glisser sur les eaux calmes du port, se faufiler entre deux barques colorées. Tu as jeté les amarres. Les pêcheurs rangeaient leurs filets. Ils ne t'ont pas regardé. Comme s'ils ne t'avaient pas entendu. Ou comme si c'était dans l'ordre des choses. Pas de port de plaisance ici, ou du moins rien ne l'indiquait. Tu étais soulagé de passer une nuit à l'abri. Le vent était tombé. La bora. Le vent qui rend fou. Une soirée douce en perspective, une soirée d'été. Sobre et austère, sérieuse et forte, Trieste te reposerait des fastes débordants de la Sérénissime que tu venais de quitter le matin même. Une soirée déjà plus tout à fait en Italie.

Tu as longé les quais, jusqu'à la Piazza dell'Unità d'Italia, immense rectangle ouvert sur la mer. Tu ne t'es pas arrêté à l'Office du Tourisme. La première fois, tu n'avais que faire d'un plan trop vaste, tu préférerais te perdre, tu n'avais rien de précis à voir, pas de musée à visiter absolument. Tu t'es baladé dans les rues étroites. Tu as choisi une terrasse, tu t'es assis, tu as commandé un Prosecco, tu as écouté les conversations aux tables voisines, tu ne comprenais pas tout de cet étrange mélange aux accents autrichien, slovène, frioulan, italien. Tu as eu faim. Tu as traversé un jardin public, il faisait déjà nuit, tu as frôlé le bras d'un petit homme en bronze. Tu t'es retourné, prêt à t'excuser. Sur la plaque gravée, tu as lu *Italo Svevo-Romancier-1861-1928*. Tu t'es promis d'acheter un de ses romans le lendemain matin, avant de lever l'ancre. Tu ne l'as pas fait. Tu as continué de marcher. Par hasard, tu es arrivé sur une piazzetta en triangle. Sur la gauche, la devanture élégante d'une trattoria. Tu es entré, tu t'es assis au milieu d'habitues. Tu as commandé un plat de spaghetti alle vongole. *Vedrà, sono fresche di stamani*, t'a soufflé le garçon, un homme grand et sec. Le temps s'est suspendu, les gens parlaient lentement, en sourdine. Les bouchons sautaient, le vin doré coulait, les verres s'entrechoquaient. Tu t'es laissé bercer par cet douceur de vivre, venue tout droit de Vienne, de Prague, de Venise, ou de bien plus loin. Ce soir-là, tu t'es promis de revenir. Tu ne savais ni quand ni comment. Mais tu reviendrais.

De retour à Bruxelles, dans ta chambre d'étudiant, encore sous le charme de Trieste, tu t'es mis à lire tout ce qui parlait de cette ville, de ses tourments, de ses heures de gloire, tu as lu ses romanciers, ses poètes. Ta façon à toi de revenir là-bas, par procuration.

Avec Umberto Saba, tu t'es égaré en *Enfer et au Paradis*.

Trieste était, à l'époque de ma jeunesse, beaucoup de choses. C'était aussi une belle femme, mariée à un riche banquier. Le banquier était surtout âgé ; et on ne peut pas dire qu'entre eux deux il y eût une relation d'amour à proprement parler. Mais la femme ne pouvait pas trop se plaindre de son mari. Celui-ci l'administrait bien et, sans lui demander trop, ne lui faisait manquer ni du nécessaire ni du superflu. La femme avait, comme il était d'usage dans ce cas, un amant de cœur. Quand le vieillard, qui s'appelait Autriche, voulut, à l'encontre de tout conseil de la sagesse inutile, faire quelque chose de contraire à son âge et s'en aller en guerre, il finit, après des succès éphémères, bien mal : il connut une faillite retentissante et mourut – paix à son âme – de mort violente. La femme épousa alors l'amant de cœur. Malheureusement, celui-ci était, en ces temps-là, affligé d'une sale maladie, qui simulait, parfois, l'euphorie, et s'appelait le fascisme. Aujourd'hui il en est – du moins l'espère-t-on – guéri. Mais la guérison ne l'empêcha pas de perdre la belle femme à son tour, qui resta veuve pour la seconde fois. D'autres prétendent maintenant demander sa main, prêts, pour s'en assurer la possession, à utiliser tous les moyens : la force, la ruse, l'argent.

Déchirée par des conflits intérieurs, des peurs, des souvenirs, des regrets, la femme ne sut pas – dit-on – se décider.

Mais enfin il est presque certain que, abandonnée à elle-même elle allait retourner, avec quelque précaution, vers l'amant de cœur. Il l'avait trop aimée par le passé ; elle avait aussi le soupçon que le plus dangereux de ses soupirants était pour elle, qui n'est ni ne prétend être une aristocrate, trop jeune et encore un peu mal éduqué. De plus, à la fois étranger et marin. Mais ce qui la liait surtout à son premier amour est le fait incontestable qu'ils parlaient tous les deux la même langue.

Tu es entré au bar, sur les traces de Virgilio Giotti, c'était en février.

*Cachée derrière la machine,
Avec ce qui vit sur la poitrine
aux deux pompons rouges,
Mari serre un billet
entre les mains. Des larmes glissent
sur le comptoir et un pied par terre
tape tape. Février.*

*L'air du printemps
provient du port Tiède
je le sens sur le visage.*

*Le vieux Franz qui vit
de charité, aux yeux
humides de chien,
aux moustaches de nicotine,
porte l'octave.*

*- Ça pince ce soir,
'sieur Francesco – La main
qui tremble va de-ci
et de-là : elle cherche le verre.*

*- Ja, kalt ist es : in zwanzig
Tagen Frühling ist da¹.*

¹Oui, il fait froid; dans vingt jours c'est le printemps.

Avec Claudio Magris, tu t'es assis au Café San Marco.

Le San Marco est une arche de Noé, où il y a place, sans préséances ni exclusions, pour tous, pour le couple qui cherche refuge quand dehors il pleut à verse comme pour les esseulés.

Au Café San Marco triomphe, pleine de sève et de vie, la diversité. Anciens capitaines au long cours, étudiants qui préparent des examens et élaborent des stratégies amoureuses, joueurs d'échecs indifférents à ce qui se passe autour d'eux, touristes allemands qui s'intéressent aux plaques rappelant les petites ou grandes gloires de la littérature jadis assidues à ces tables, lecteurs de journaux silencieux, groupes joyeux voués à la bière bavaroise ou au verduzzo, vieillards grincheux qui vitupèrent contre l'époque, individus qui savent tout et contestent tout, génies incompris, à l'occasion yuppies bornés(...).

Des voix s'élèvent, se confondent, se taisent, on les entend derrière son dos, elles se répandent jusqu'au fond de la salle, comme un bruit de ressac. Les vagues sonores s'éloignent comme les volutes de fumée, mais en certains endroits il y en a encore. Il y en a toujours. Le monde est plein de voix. (...)

Dans le café, l'air est voilé, il protège des espaces lointains ; aucune rafale n'ouvre soudain l'horizon, et le rouge du crépuscule c'est le vin dans le verre. (...)

Le San Marco, pour qui veut se dégourdir les jambes et faire un petit tour du monde, est idéalement situé. En plein centre, dirait une agence immobilière. Pour aller à l'église de la via del Ronco, en passant par le Jardin et par tous les autres lieux obligés du parcours, il ne faut jamais que quelques minutes.

Mais ce que tu as préféré, c'était te promener dans le petit monde, le microcosme d'Italo Svevo.

Oggi passai davanti alla finestra di un piepiano. Vi era un gatto che guardava il paese con l'attenzione oggettiva indifferente ch'è la qualità del piccolo felino nel riposo. Mi fece da ridere quel gatto.

Aujourd'hui je suis passé devant la fenêtre d'un rez-de-chaussée. Il y avait un chat qui regardait la ville avec l'attention objective et indifférente qui est la qualité de ce petit félin au repos. Ce chat me donna envie de rire. Blanc et jaune, il avait autour du nez une tache plus sombre, qui était peut-être causée par de la saleté, ce qui lui conférait une apparence de dédain. Ce petit nez semblait se tordre de dégoût. Mais un animal à ce point inerte ne doit pas exprimer un tel dégoût. Je lui dis : "Sciocca bestia".

Il me regarda et ne donna pas d'autre réponse. Mais il n'aurait pas eu besoin d'autre chose, parce qu'avec ce geste, il avait concentré sur moi tout cet ennui qu'il avait manifesté au quartier tout entier.

Derrière lui, se dressa la petite tête d'un enfant de douze ans, et, de sa fenêtre sombre, il me retourna mon insulte : "Sciocco sei tu, non la mia bestia."

Et aussitôt, j'aimai cet enfant, qui protégeait son chat.

Été 2012. Fin juillet. Tu es à Ferrare. Il ne fait pas très beau. L'atmosphère est lourde. La terre a tremblé il n'y a pas longtemps. La ville en porte les stigmates. Tout le monde en parle. Peur que le cauchemar de cette nuit-là ne recommence. Tu es en vacances. Tu aspiras à la quiétude, au ciel dégagé, aux bains de mer, à la légèreté du temps qui passe. Tu pars pour les îles Croates. Pas par la mer. Cette fois, tu contournes l'Adriatique par le Nord. Tu reviens à Trieste vingt ans après, une guerre plus tard.

Un pays écartelé, un peuple déchiré.

Et Trieste pour témoin.

Tu reviens sur tes pas, sans faire marche arrière.

Non è più la prima volta.

Vingt ans après, des amours, des séparations plus tard, plus tout à fait le même et déjà un autre, tu reviens à Trieste. Par la montagne. Tu dévales ces monts stériles et âpres, jusqu'au port. Tu ne peux pas aller plus loin, cette fois non plus. Tu ne reconnais pas. Tout est plus grand, plus blanc, plus droit. Ils ont rangé les bateaux, les petits avec les petits, les grands avec les grands. Les quais plus larges suivent docilement les lignes de fuite des immeubles éclairés par le soleil en plein midi. Tu tournes le dos à l'immensité marine, tu prends une rue au hasard pour te mettre à l'abri de la bora et tu t'enfonces dans la vieille ville. À nouveau, tu te laisses porter par tes pas. Tes pieds obéissent à une logique physique, dont tu ignores tout. Les voix de Svevo, de Saba, de Magris rebondissent dans ta tête. Tu te raccroches à leurs mots. Pour retrouver. Quoi ? Qui ? Rien ni personne. Aucune attache ici. Cette fois, tu crois des gens lestés de gros sacs de fortune, le regard vide, la main tendue. Tu ne les avais pas vus alors, il y en avait certainement moins. Tu passes devant des épiceries aux parfums d'Orient, arrière-goût du temps où Trieste faisait commerce. Toujours pas envie d'entrer dans les églises, les musées, de visiter les monuments. Tu marches. Jusqu'à la fin du jour. Tu choisis alors une table, à la terrasse d'un bistrot, tu t'assieds au milieu des employés tout juste sortis des bureaux, au milieu des vendeurs des magasins alentours. Tu sirotes un spritz, tu reconnais la musique entre deux langues, tu es déjà loin, un peu là-bas, de l'autre côté.

Demain, tu partiras de bonne heure.

Tu ne reviendras peut-être pas... ce sera la dernière fois.

Novembre 2012

copyright Karin Espinosa